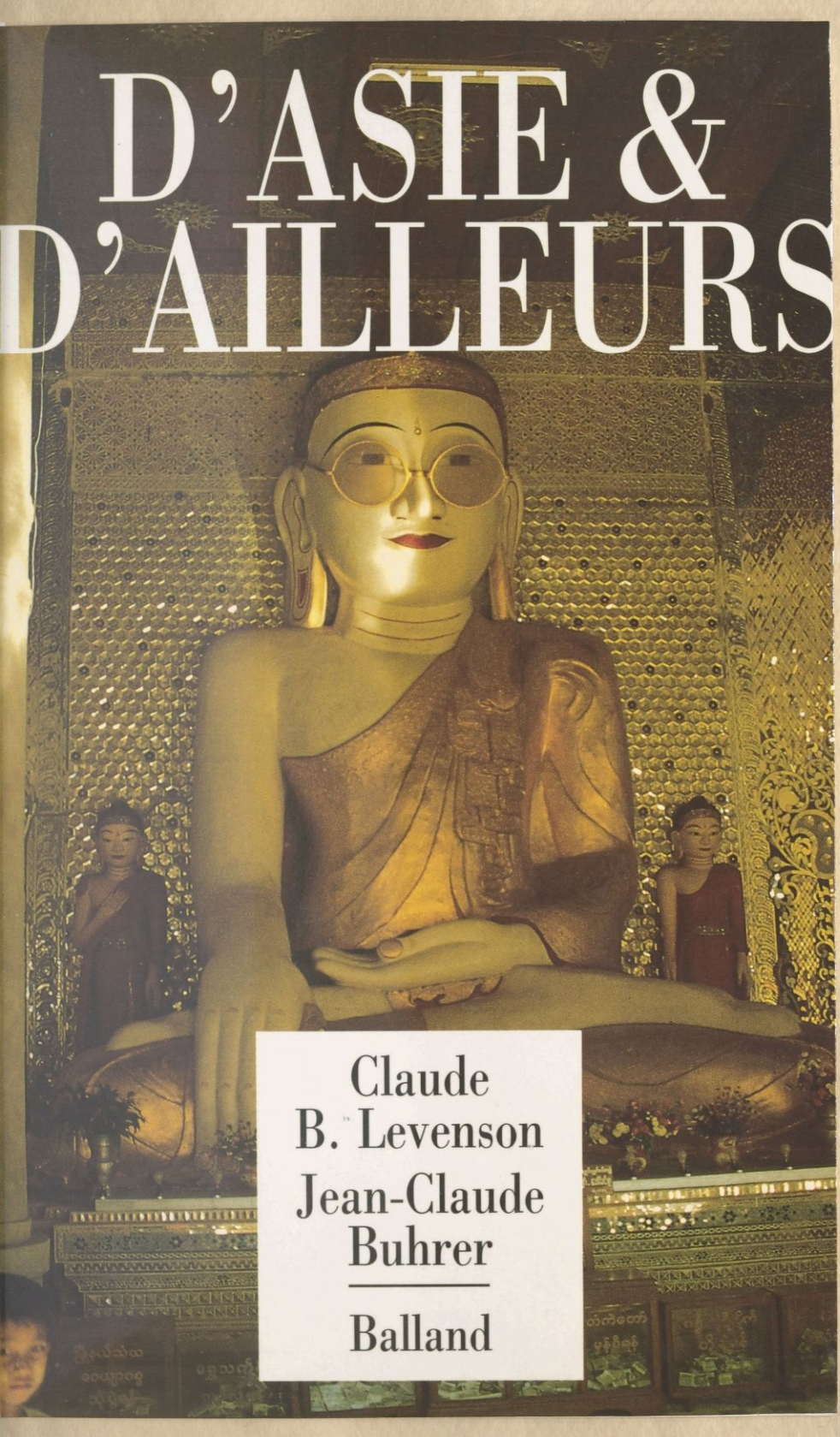
# D'ASIE & D'AILLEURS



Claude B. Levenson
Jean-Claude Buhrer

Balland

1333374.

91

# D'ASIE
# ET D'AILLEURS

8° G
25885

De Claude B. Levenson,

*Le Chemin de Lhassa*, Un voyage au Tibet, Lieu Commun, 1985.

*Le Seigneur du Lotus blanc*, Le Dalaï-Lama, Lieu Commun, 1987.

*Ainsi parle le Dalaï-Lama*, Entretiens, Balland, 1990.

De Jean-Claude Buhrer-Solal,

*Allende, un itinéraire sans détours*, L'Âge d'homme.

De Claude B. Levenson et Jean-Claude Buhrer-Solal,

*Le Guatemala et ses populations*, Complexe, 1980.

*Claude B. Levenson*
*Jean-Claude Buhrer*

# D'ASIE ET D'AILLEURS

## ERRATA

Il faut lire :

— p. 41 : ...sans lequel tout l'édifice déjà lézardé *pourrait* s'écrouler soudain...

— p. 321 : ...et que jamais peut-être les relations entre les deux communautés n'avaient été *aussi* tendues.

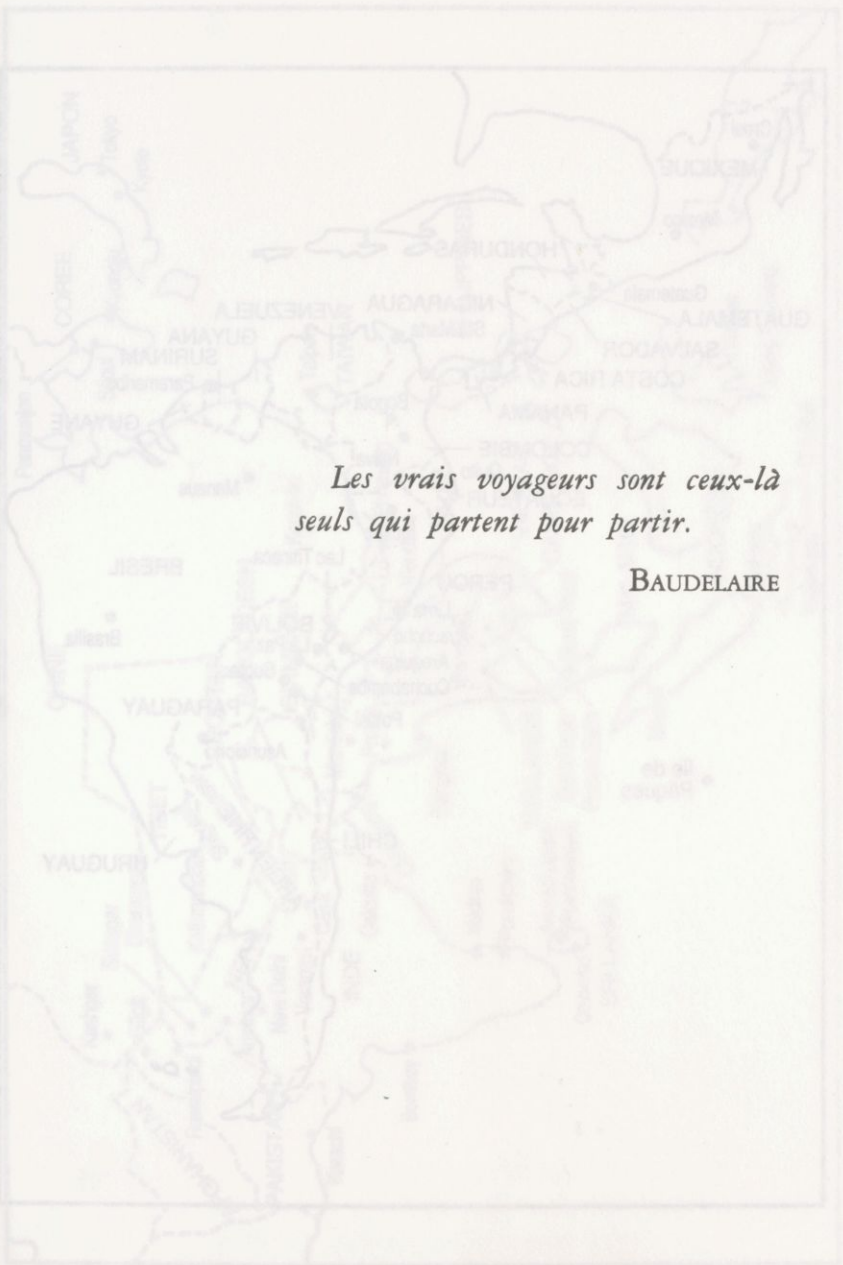
8° G
25885

75006 Paris

DL-28 08 1991-24000

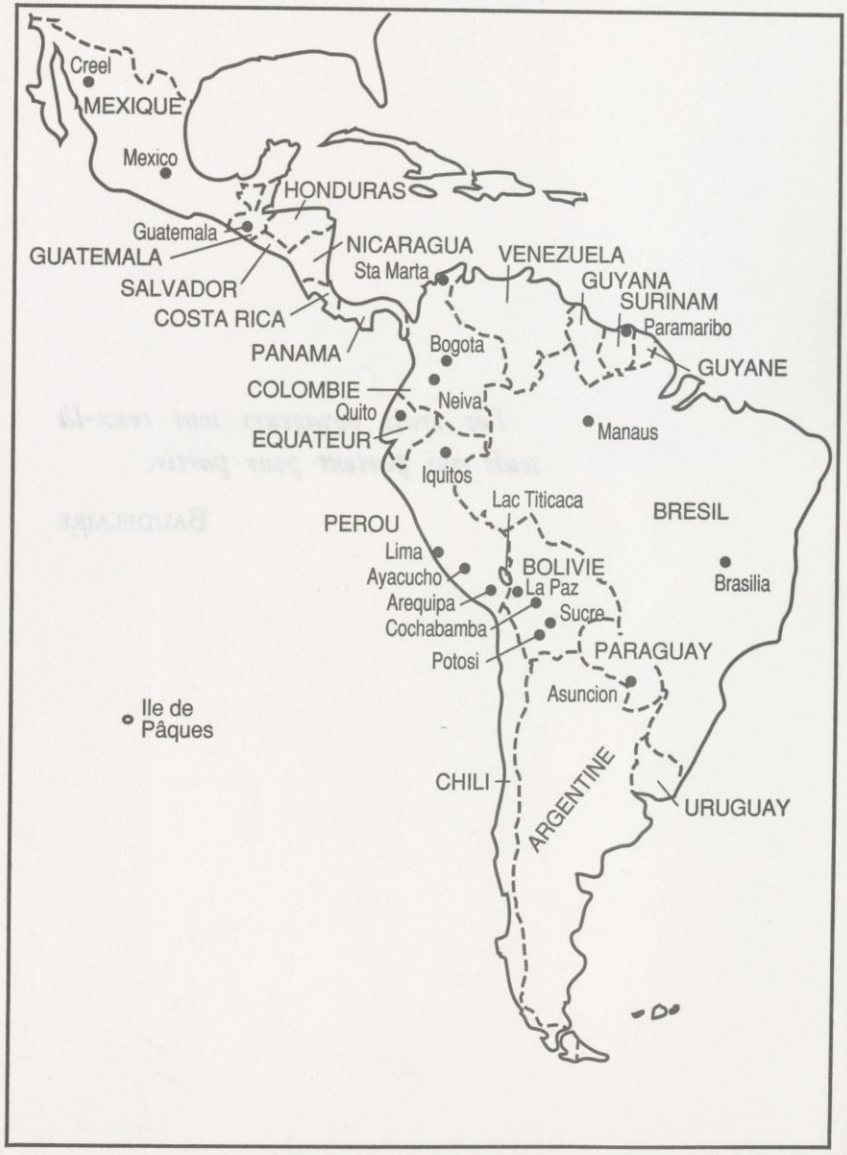
© Éditions Balland, 1991

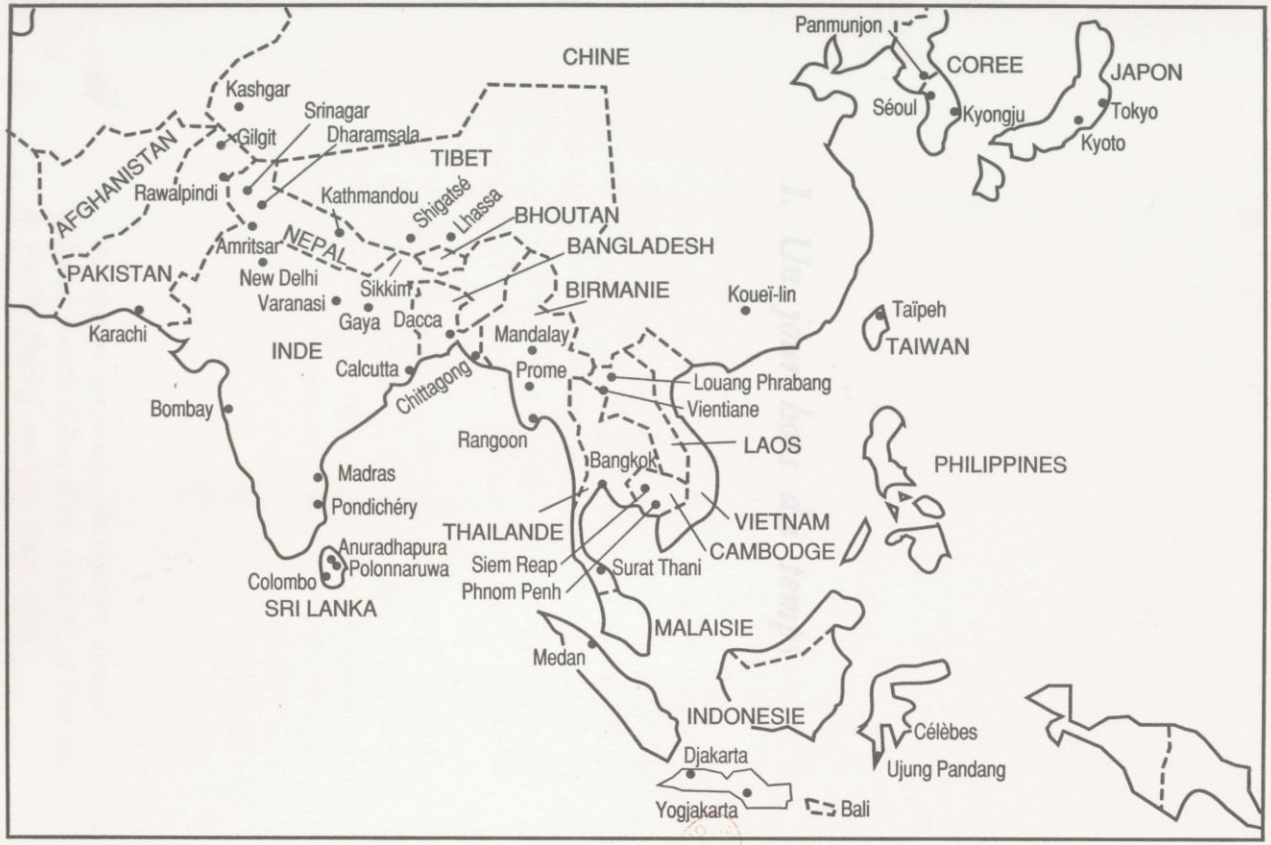
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS



*Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir.*

BAUDELAIRE


Creel
MEXIQUE
Mexico
HONDURAS
Guatemala
GUATEMALA
NICARAGUA
SALVADOR
COSTA RICA
PANAMA
Sta Marta
VENEZUELA
GUYANA
SURINAM
Paramaribo
GUYANE
Bogota
COLOMBIE
Quito
Neiva
EQUATEUR
Manaus
Iquitos
Lac Titicaca
PEROU
BRESIL
Lima
Ayacucho
BOLIVIE
La Paz
Brasilia
Arequipa
Sucre
Cochabamba
Potosi
PARAGUAY
Asuncion
Ile de
Pâques
CHILI
ARGENTINE
URUGUAY


CHINE
Kashgar
Srinagar
Gilgit
Dharamsala
TIBET
AFGHANISTAN
Rawalpindi
Kathmandou
Shigatsé
Lhassa
BHOUTAN
Amritsar
NEPAL
BANGLADESH
PAKISTAN
New Delhi
Sikkim
BIRMANIE
Varanasi
Gaya
Dacca
Karachi
INDE
Mandalay
Calcutta
Prome
Chittagong
Louang Phrabang
Vientiane
Bombay
Rangoon
LAOS
Bangkok
Madras
Pondichéry
THAILANDE
VIETNAM
Anuradhapura
Polonnaruwa
Siem Reap
Surat Thani
CAMBODGE
Colombo
Phnom Penh
SRI LANKA
MALAISIE
Medan
INDONESIE
Djakarta
Célèbes
Ujung Pandang
Yogjakarta
Bali
Panmunjon
COREE
Séoul
Kyongju
JAPON
Tokyo
Kyoto
Koueï-lin
Taïpeh
TAIWAN
PHILIPPINES

# *I. Un jour hors du temps*

*A voyager longtemps, on devient nomade. On acquiert bientôt l'âme d'un nomade, et l'on voit le monde fugitif par ses yeux clairs.*

GÉRARD DE VOISINS

Un jour de mai. A Pékin, ce jour-là, une véritable marée humaine déferlait comme plus personne n'avait souvenance d'avoir vu telle chose. De mémoire d'homme, d'aucuns se rappelaient peut-être les protéiformes rassemblements du temps du Grand Timonier, petits Livres rouges d'exorcisme brandis à l'appui d'une Révolution qui n'avait de culturelle que le nom, et dont nul ne supposait alors la fin misérable et sans gloire, pas plus que le prix fort à payer pour la folie d'un seul ou de quelques-uns.

Ce jour-là, des contestataires bon enfant se contentaient de faire la fête, de semer une pagaille inattendue afin de souhaiter à leur façon la bienvenue au maître du Kremlin, venu reprendre langue, après trois décennies de bouderie fraternelle, avec les maîtres de la Cité interdite. Avec un mélange de timidité et d'insolence juvéniles, des banderoles affirmaient une exigence inouïe, « Deng démission », sans pour autant déparer dans un décor de kermesse populaire aux couleurs d'une liberté rêvée encore plausible, enivrante d'être soudain presque palpable.

La brutalité de la répression, le jeune homme à chemise blanche seul devant la colonne de chars, les images

de feu et de sang, c'est plus tard – ce jour-là, une jeunesse enthousiaste occupait la place Tien An Men et croyait, avec la candeur de l'adolescence, au mirage de la démocratie.

Ce jour-là, ailleurs : dix trafiquants de drogue sont pendus en Iran ; un mufti sunnite est assassiné par des inconnus à Beyrouth ; la résistance afghane lance une opération sur Kaboul ; le général Noriega nargue l'Organisation des États américains et les États-Unis ; l'Argentine en liesse salue son sémillant nouveau président péroniste, qui lui promet monts et merveilles ; les Allemands de l'Ouest commémorent en grande pompe compassée les quarante ans du pont aérien des Alliés pour Berlin ; la France se passionne pour ses querelles franco-françaises, et Paris tient salon pour le livre ; Lhassa vit depuis plus de deux mois sous la loi martiale sans que nul s'en émeuve vraiment. Des enfants naissent, d'autres meurent – bref, une journée pareille à des myriades d'autres, sous un ciel ici clément, ailleurs violent, partout infini : il suffit de s'arrêter un instant, d'y songer, pour plonger peut-être dans une autre dimension.

Ce jour-là, quelque part, un homme sort de prison, libéré à mi-peine pour bonne conduite et en sursis dix-huit mois encore pour le reste. Devant le portail de sa geôle, il déclare vouloir « continuer à dire la vérité, sans se préoccuper des risques d'être à nouveau arrêté ou, au contraire, traité en héros national ». Belles paroles pour un dissident impénitent de la première heure, écrivain interdit de scène et de plume pour avoir obstinément tenu tête en refusant de plier, en répétant que le roi était nu, et le régime socialiste, nul. Digne fils en somme du brave soldat Svejk, avec sa manière bien à lui de dire qu'au pays de Kafka il y avait encore des hommes libres d'esprit. Ignorant qu'il allait bientôt se retrouver au châ-

teau de Prague, ce prisonnier à la tête dure, c'était Vaclav Havel.

Ce jour-là nous fut aussi illustration exemplaire du paradoxe du voyageur : pour certains, pour nous, il n'exista pas. Tout simplement. Englouti à la frontière du temps, au cours d'un vol de douze heures entre Papeete, quitté avant minuit, et Tokyo, atteint à l'aube le surlendemain, il nous fila comme un sable impalpable entre les doigts, au-dessus d'une vaste étendue d'eau, en dessous d'une immensité étalée à perte de vue, à perte de mémoire – un jour escamoté dans une vie humaine, est-ce bien remarquable? Que d'heures autrement perdues, que d'instants évanouis sans trace au fil de l'existence!

Ce jour-là, qui en sera comptable à l'instant dernier? Rattrapable peut-être, dans l'autre sens, à tire-d'aile en direction d'Orient, un jour peut-être deux fois vécu? Mais ces équilibres-là, si magnifiquement fragiles, si subtilement magiques, à quoi riment-ils quand ils se déglinguent?

Temps perdu ou temps retrouvé, bulle irisée aux couleurs de l'arc-en-ciel, départ pour une chimère, le temps raisonne d'autres résonances. Suspendu – il s'arrête ou bascule. Ailleurs. Feu d'artifice ou vertige, il n'existe plus. Un caillou noir prend sa place dans une mémoire. Jusqu'au temps réinventé.

# *II. La route de Mandalay*

*Chacun doit percevoir que le pouvoir créateur de l'univers est en lui. Chacun crée la réalité et doit en assumer la responsabilité. Ainsi va l'homme, faisant paître son troupeau ou cultivant la terre, seul avec ses pensées, seul avec ses prières.*

BOUDDHA

D'un premier voyage au long cours, déjà lointain dans la mémoire, quelques jalons pour marquer les pérégrinations à venir. Approche précautionneuse autant que curieuse d'une Inde multiforme, prise aux miroirs de ses propres contradictions, flamboyante et exquise de sensualité enivrée d'elle-même et enivrante de ses beautés reflétées aux horizons de l'infini – à en perdre pied, à s'y perdre jusqu'au tréfonds de soi-même : interpellation de toutes les urgences, un univers en soi et à soi, à n'aborder qu'à doses homéopathiques afin de s'y retrouver. Jonglerie vertigineuse des surprises, sarabande coloriée aux chatoiements d'une ronde folle des saris, à la fois pierre précieuse polie aux milliers de facettes et diamant brut reposant dans une gangue opaque riche de tous ses devenirs.

A l'époque, la Cité des anges méritait encore son surnom de Venise de l'Orient, bien avant de devenir cette métropole affolée, engorgée, clinquante, trépidante et pourtant toujours souriante qu'est aujourd'hui Bangkok. De l'aéroport à la ville, c'était la flânerie d'un véhicule poussif, pas encore pressé, entre les rizières et leurs buffles luisants, des petits ponts en dos-d'âne enjambant

les *klongs* * et des pagodons vivement colorés en guise d'abris contre la pluie, la rutilance des tuiles vernissées des monastères coiffant les bosquets feuillus, filles et garçons entortillés dans leurs *sarongs* **, et la lente théorie des bonzes safran dans la brume flottante du petit matin en quête de la quotidienne aumône en nature pour la nourriture du jour.

L'île aux mille attraits si prenants que l'on appelait encore Ceylan, ses senteurs de thé et ses haltes au pied des statues égrenées de Polonnaruwa à Kandy, d'Anuradhapura au rocher de Sigyria célébrant la millénaire légende de Rama et de la belle Sita enlevée par le méchant démon Ravanna. Colombo et ses langueurs d'un temps révolu, avant que surviennent les tempêtes septentrionale et méridionale d'un Sri Lanka soudain déchiré, jusqu'à épuisement de ses forces vives. Jusqu'à ce que cesse le combat faute de combattants?

Beauté à couper le souffle des temples d'Angkor, surgis au crépuscule flamboyant dans leur majesté royale au détour d'une route cahoteuse encore paisible, le sourire khmer sur les visages mouvants d'une joyeuse fête funèbre à Siem Reap, langueur étale des barques silencieuses filant sur l'eau calme du Tonlé Sap. Un Cambodge heureux d'avant l'horreur de ses extrémistes impassibles trempés dans les aimables discussions des salons parisiens et forgés à la rude école de la guérilla dans l'ombre d'impénétrables forêts bruissant des échos de tant de rêves avortés.

Découverte émerveillée, inattendue avant de se faire chaleureusement familière, de Shwe Dagon, la souveraine pagode dorée bimillénaire de Rangoon, la capitale

---

* *Klong* : canal.

** *Sarong* : pièce d'étoffe unisexe, nouée à la taille, naguère portée dans toute l'Asie du Sud, en coton ou en soie, selon les circonstances.

birmane engourdie dans une torpeur d'un autre âge par le refus obstiné de ses maîtres militaires de s'ajuster aux changements du monde environnant. Ville pareille à un navire rouillant à l'amarre, dont l'impatience même s'est assoupie aux abords du fleuve veillé par les bâtiments délabrés de l'ancienne administration coloniale et britannique, un fleuve aux eaux fangeuses où les sampans, toutes voiles dehors, font la nique aux péniches ventrues glissant vers la gloire d'un couchant aux harmonies d'incendie.

En ce temps-là, pas de jean, de Coca ni de télévision : la Birmanie était l'un des derniers pays de la planète à se refuser aux concessions de la société de consommation. Un quart de siècle plus tard, cela n'a guère changé : à peine quelques cannettes de contrebande du breuvage devenu international, un programme officiel de télévision de trois heures par jour sous haute surveillance des militaires toujours au pouvoir en dépit d'élections générales gagnées sans équivoque en mai 1990 par une opposition bon enfant, qui n'en revient pas d'être aussi impudemment frustrée de son indéniable victoire, et des jeans pour les plus audacieux – mais peu nombreux – qui ont succombé à la tentation de l'uniformisation vestimentaire à la mode sous toutes les latitudes. Pour le reste, difficile de dire si c'était hier ou aujourd'hui, tant cet étonnant pays est miraculeusement parvenu à préserver sa rare authenticité.

Heho, en pays shan : soudain, l'oreille se dresse à l'écoute d'un étrange grincement régulier qui raye la tranquillité environnante. Sur la route de terre battue, une longue caravane de chars à bœufs se déplace lentement, au rythme balancé de ses grosses roues cerclées de fer : les paysans des environs vont porter au village la récolte de pommes de terre.

Serti dans une couronne de cimes couvertes de forêts profondes, le grand lac Inle est une oasis bleue et mauve, ponctuée d'îles où se nichent d'admirables monuments religieux. Mais ce lac, si paisible d'apparence, sait aussi avoir des colères impromptues, comme celle dont il nous gratifia un jour – une solide tempête, accompagnée de rafales cinglantes de pluie chaude et d'un vent fou, quand des dizaines de pirogues se hâtaient vers le refuge sur pilotis où nous avions trouvé abri. Tant d'années après, comment lui en garder rancune, puisque, après le déchaînement des éléments, il nous offrit le spectacle d'un superbe arc-en-ciel sur un ciel lavé, un instant encore pommelé de nuages menaçants?

Une autre fois, autre surprise à la mesure de la découverte, qui se réfracte dans une gerbe de joyeux éclats de rire – les enfants du village s'esclaffent de notre étonnement, car eux, ils vivent au quotidien cette présence insolite du Bouddha... à lunettes! Et ce n'est même pas un hameau perdu des montagnes reculées, même pas à un ou deux jours de navigation sur le fleuve – non, à peine en retrait de la grand-route, à la lisière des chemins battus imposés comme itinéraire obligé aux rares visiteurs accueillis sous bonne escorte en ce pays en dépit de tout magique.

Un Bouddha à lunettes... Fallait-il être birman pour oser pareille audace?! Nul guide pourtant ne le signale, ne serait-ce qu'à titre de curiosité, ou de gag, voire d'aimable mystification. En tout cas, à la jolie pagode campagnarde, à l'orée de Prome, à mi-chemin de la route Rangoun-Pagan, il veille paisiblement sur son petit monde turbulent et coloré, heureux comme peut l'être un dieu en pays de souriante pratique religieuse. A en croire l'explication locale, l'Eveillé se serait vu attribuer cet ornement peu banal, il y a quelque deux cents

ans, à la suite du rêve impératif d'une pieuse fidèle, persuadée du mérite de cette offrande. Peut-être n'est-ce là que légende...

Ainsi finement cerclé d'or, le regard du sage de l'Asie se nuance de malice et semble vous rattraper où que vous vous postiez dans son sanctuaire. Un petit air d'amicale complicité flotte dans l'atmosphère fleurie au parfum d'encens, et les gosses jouent aux quatre coins sous l'œil débonnaire de la divinité. Curieux pays, toujours réservé à l'égard de l'étranger, fortement ancré dans sa propre réalité et pourtant avide en catimini de s'ouvrir à d'autres horizons...

Il aura fallu deux siècles, de 1057 à 1287, pour sceller le sort de la cité royale de Pagan, depuis son érection au bord de l'Irrawaddy sous l'impulsion d'une profonde ferveur religieuse et de la volonté du souverain Anawrahta jusqu'à sa chute sous le déferlement des cavaliers tartares de Khoublaï khan. Depuis, la ville abandonnée étale ses glorieux vestiges sur une quarantaine de kilomètres carrés, pagodes et temples dessinant une géographie sacrée nimbée d'un halo d'irréalité. De paisibles villages sont lovés dans les alentours, et c'est le paradis rêvé de toutes les musardises pour les amoureux de vieilles pierres. Le terrible tremblement de terre de 1975 a failli anéantir pour de bon ces témoins d'autrefois, mais, finalement, il s'est révélé moins destructeur et l'essentiel a été sauvegardé : la cité-fantôme demeure bien vivante.

Une petite musique intérieure, entêtante et têtue, qui suit comme son ombre le voyageur – souvenez-vous, Kipling n'est pas très loin... La vieille flottille est toujours à l'ancre, et l'on entend encore ses avirons battre l'eau de Rangoon à Mandalay. Ils pourraient bien revenir, ne serait-ce qu'en songe, les soldats anglais hantés

par une prenante nostalgie, et, pour eux, le plus surprenant serait de retrouver le même paysage sur la route de Mandalay, dans la poussière dorée de l'aurore ou du crépuscule, l'heure où génies et *nats*, ces esprits malins, jouent parfois, dit-on, des tours pendables aux jolies filles perdues dans leurs rêves au bord du grand fleuve.

L'impression, d'ailleurs, s'impose d'emblée, à peine franchi le seuil du vénérable hôtel Strand à Rangoon, où une immense peinture murale illustre la fameuse route chère à Kipling. Même s'il n'est plus ce qu'il était, s'il ne peut plus comme autrefois rivaliser avec le Rafles à Singapour, l'Oriental à Bangkok ou le Galle Face à Colombo, le Strand ne renie en rien sa gloire d'antan, quand, aux beaux jours du tournant du siècle et d'un Raj britannique triomphant, il était un prestigieux poste avancé de l'Occident sur les voies mystérieuses de l'Orient.

Réminiscence de ces fastes disparus, la fresque d'U Ba Kyi, hésitant entre le style pompier et un réalisme socialiste à la birmane, vaut autant par son charme naïf que par la vivacité des couleurs, qui tranchent sur l'allure savamment alanguie de la jeune fille aux aguets. Même les poissons volants sont au rendez-vous, et, si les éléphants se sont faits plus rares, ils n'en continuent pas moins d'empiler placidement le teck dans la crique limoneuse bordée de roseaux. Et l'immuable silence est encore tel que nul n'ose parler sur la route de Mandalay : le clapotis de l'eau ressemble à quelque chant envoûtant quand le bateau file entre les larges berges de l'Irrawaddy, de Mingun à Mandalay.

Tout un petit monde survit au port qui sent le pétrole, l'encens, le poisson salé et la sueur des hommes. Dans les guinguettes au bord de l'eau, des jeunes filles touillent légumes et nouilles dans des gamelles cabossées

fleurant mille épices, tandis que les matrones aux bouches édentées rougies de bétel surveillent du coin de l'œil une marmaille sans souci. Barques et chalands accostent ou partent dans un désordre apparent, les bateliers s'interpellent d'un pont l'autre, un fanal clignote sur la rive opposée. Quand le sampan suit sagement la rive afin de ne pas s'ensabler, le regard découvre dans les cahutes sur pilotis une activité quotidienne débordante au déclin de la chaleur. Les lavandières sont à l'œuvre, accroupies sur des planches en équilibre précaire, des enfants s'égaillent en riant dans l'eau boueuse, une silhouette de moine se découpe sur l'horizon incertain, des hommes fument, les yeux fixés sur les volutes de gros cigares verts.

Le sampan double une longue file de barques effilées, toutes voiles serrées au grand mât, tirées par deux ou trois frêles adolescents sur le chemin de halage ourlant la berge. Puis l'image se dissout dans la brume, quand le bateau bifurque soudain pour couper le fleuve en droite ligne dans un chenal invisible, afin d'aborder de l'autre côté dans une réplique de la même vision. En haut de l'escalier, le monastère se prépare à la nuit, quelques bonzes devisent posément, et la grosse cloche de Mingun – elle pèse quatre-vingt-dix tonnes – qui devait orner un temple géant à jamais inachevé, attend patiemment le passant qui la fera vibrer.

Au sud-ouest de Mandalay, Sagaing a préservé son charme languissant. C'est une manière de toile passéiste qui se dévoile doucement à l'heure déjà incertaine où le ciel déploie de somptueux flamboiements crépusculaires. La blancheur des *stūpas* * et l'élégance des flèches dorées tracent dans l'ombre naissante des points de repère bor-

---

* *Stūpa* : reliquaire bouddhique d'origine indienne, répandu sous des formes diverses de l'Himalaya à l'Asie méridionale.

nant peut-être un autre univers. Sans mot dire, des promeneurs contemplent le spectacle chaque jour renouvelé d'un temps hors d'âge. Là, au pied du petit temple niché dans une débauche de bougainvillées, la jeune Birmane qui fume, son banjo sur le genou, serait-elle sortie tout droit du poème? Et que fait-elle ici, à Sagaing, si loin de la pagode de Moulmein, au bord de la mer, où elle est censée attendre le voyageur volage qui a promis de revenir?

Au cœur de Mandalay, nul ne franchit plus aujourd'hui les grandes portes cardinales ponctuant le long mur d'enceinte de la cité, qui lui donne un air de citadelle – les militaires y ont pris leurs quartiers, et les civils sont rejetés hors les murs. Comme autrefois les indésirables à la cour du roi.

Que d'intrigues et de complots ont naguère fleuri dans la trouble touffeur des soirées alourdies par les senteurs de jasmin! Dans les fumées bleues d'encens imprégnant la fraîcheur recherchée des vieux monastères en bois aux décorations exubérantes, oscillant entre la dentelle légère et le délire créateur, que de rivalités nourries de l'ambition des hommes et du machiavélisme des femmes! L'histoire garde la mémoire des luttes de clans et de familles, sans merci pour les forts et sans pitié pour les faibles. Ces temps sont révolus, mais la ville s'est taillé depuis lors une réputation de forte tête qui peut à tout moment défier n'importe quel pouvoir en place.

Ainsi, c'est avec une jubilation évidente qu'un interlocuteur de rencontre nous avait raconté comment quelque trois cents talapoins s'étaient donné le mot, un jour d'avril 1990, pour se retrouver sur une place afin d'exprimer publiquement leur ressentiment et réclamer une vraie démocratie, dans un défi crânement lancé à la junte qui avait interdit tout rassemblement sous prétexte de couvre-feu.

Résolus à braver l'interdit, les moines de l' « armée jaune » se sont réunis comme convenu. Peu après, ils étaient encerclés par des soldats, l'arme au poing et l'air peu commode. Il en fallait cependant davantage pour intimider les bonzes : en quelques instants, les soldats se sont retrouvés à leur tour pris au piège, encerclés par d'autres hommes vêtus de safran, jaillis comme par enchantement de tous les monastères, et décidés eux aussi à dire leur ras-le-bol des centurions. Le plus drôle de cette démonstration de force, c'est que tout s'est passé très vite, presque en silence, et que les trouffions se sont retirés, tête basse, entre deux haies couleur d'orange et de tournesol.

Les clochettes du temple, de tous les temples de Mandalay continuent de joyeusement tintinnabuler au souffle des vents, et les heures sont trop comptées au voyageur pour qu'il puisse raisonnablement espérer en faire le tour. L'écho en rebondit de colline en colline, d'un bout à l'autre de l'ancienne capitale du bon roi Mindon. Tardive et merveilleuse cité de bois et de piété, elle a été fondée en 1857, quand le monarque décida d'abandonner Amarapura toute proche pour s'installer un peu plus loin, dans son château et dans ses meubles.

Ni hasard ni caprice n'ont présidé à cette décision, car une très ancienne croyance locale parlait du passage de Bouddha et de son fidèle disciple Ananda dans les parages : les pèlerins se seraient reposés il y a plus de deux mille cinq cents ans au faîte d'une colline – la colline de Mandalay justement – et l'Éveillé aurait alors prédit un bel avenir à une cité royale qui serait bâtie, bien plus tard, au pied de la petite montagne. Le feu et la folie des hommes en ont décidé autrement, palais et demeures ont flambé plus souvent qu'à leur tour. Construits en briques, les monastères ont mieux résisté, même si pillards et soudards ne les ont guère respectés.

Dans les jardins de la pagode de Kuthodaw, toujours à Mandalay, l'amateur d'insolite trouve encore « le plus grand livre du monde » : l'ensemble du Tripitaka, les Trois Corbeilles de la Loi bouddhique, a été gravé sur 729 stèles de marbre. La sept-cent-trentième relate l'histoire de la mise en place de ce livre de pierre. Pour le lire, il faudrait au lecteur appliqué consacrant huit heures quotidiennes à cette activité quatre cent cinquante jours avant d'arriver au terme de sa tâche. Et si cela ne lui suffisait pas, il pourrait compléter son étude sur les stèles de la pagode voisine, où sont inscrits les commentaires du Canon bouddhique...

De cette brève époque de rayonnement royal, il reste encore un somptueux témoin – la pagode de Schwenandaw, l'un des joyaux de l'art birman du bois. A l'origine, le roi Mindon en avait fait sa salle de méditation, et, à sa mort, son successeur la fit démonter linteau par linteau, pour la reconstruire à l'emplacement de l'actuel monastère. C'est pourtant à l'autorité coloniale que Mandalay doit l'un de ses plus prestigieux trésors : les reliques dites de Peshawar, conservées dans une pagode qui ne paie pas vraiment de mine, à mi-chemin du grand escalier de la colline de Mandalay, où veillent les redoutables lions géants et mythiques. Tombée aux mains des conquérants de Sa Très Gracieuse Majesté en 1885, la cité royale se voyait reléguée au rang d'une parmi tant d'autres au sein du Raj. Elle n'a rien perdu de sa superbe pour autant, et, aujourd'hui encore, elle continue d'exercer une influence intellectuelle et religieuse que nul à Rangoon ne peut se permettre de négliger.

A Mandalay, on vit encore au rythme des *tongas* – des carrioles en bois tirées par un cheval – ou des cyclopousses, désormais cantonnés les uns comme les autres

aux petites rues des quartiers populaires. Car seuls camions, voitures, vélos et motos sont autorisés sur les voies rapides quadrillant la ville. Rien de tel, néanmoins, pour découvrir l'envers du décor : les ateliers familiaux où l'or est laminé à la main en feuilles fines comme du papier à cigarette, où des artisans cisèlent comme jadis des statues de bouddha toutes tailles confondues, où des jeunes filles rieuses tissent des soies crissantes aux teintes sourdes sur d'antiques métiers de bois, où une poignée de femmes roulent dans l'arrière-cour chez Lupyan les fameux cigares de Mandalay, dont le maharaja de Mysore disait qu'ils étaient « la fierté de la Birmanie »...

Le petit trot du tonga offre aussi l'occasion de s'arrêter devant n'importe quelle maison, sur le seuil de laquelle se trouve immanquablement une imposante jarre d'argile rebondie, où le passant peut puiser à volonté pour se désaltérer : réminiscence d'un passé encore bien présent, quand tout voyageur avait naturellement droit à une hospitalité jamais démentie. Rencontre après rencontre jalonnent ces chemins buissonniers : un moine juste sorti de nulle part, un adolescent curieux, une jolie fille affairée à lisser sa chevelure, un paysan en route vers son village, un étudiant en quête de nouvelles d'ailleurs. Et il y aura toujours quelqu'un pour vous rapporter la rumeur qui court de bouche à oreille, d'une génération à l'autre, celle qui prétend que jamais Kipling n'a emprunté la route de Mandalay...

D'ailleurs, quelle route de Mandalay? Celle qui vient de Moulmein, en passant par Rangoon et Prome? Pour saluer au passage le bouddha à lunettes? Ou celle qui va simplement de Pagan à Mandalay, juste le temps de voir le jour se lever sur la merveilleuse pagode d'Ananda, de s'incliner au pied du mont Popa, le fief des *nats*, et

d'arriver au soleil de midi pour découvrir l'étincelante flèche d'or du sanctuaire d'Eindawya et son bouddha de chalcédoine à Mandalay? Mythique peut-être d'être sortie de l'imagination d'un écrivain, la route du soldat anglais n'en demeure pas moins cet irrésistible appel au départ, une manière de défi à la routine, une recherche qui s'offre parfois la tonalité fugitive d'une quête. Car « si vous aviez entendu l'appel de l'Orient – disait plaisamment Kipling – vous ne penseriez plus jamais à autre chose ». Sans doute seriez-vous alors simplement sur la route de Mandalay...

A proximité de la capitale, à une petite heure de gros bateau pansu, bruissant de ses centaines de passagers, une balade ponctuée de jonques, de sampans et de bateaux de pêche sur fond de douceur tropicale suffit pour atteindre Syriam. Là-bas, nul ne semble avoir gardé le souvenir d'un certain de Brito, aventurier de son état et portugais d'origine. Pourtant, au tournant du XVII^e^ siècle, ce hardi marin, qui se prétendait émissaire des Arakanais et se servait des Môns dans la rivalité commerciale, toute personnelle celle-là, qui l'opposait aux Birmans, avait mis à sac et pillé sans vergogne la riche cité de Pegú. Mal lui en prit d'ailleurs, car, une douzaine d'années plus tard, la vengeance birmane fut sans appel : de Brito mourut empalé pour avoir commis le sacrilège suprême : profaner des pagodes. De Syriam encore, le souvenir de la ravissante pagode Ye Le Paya, « Celle au milieu du courant », une demi-heure de Jeep plus loin sur une route toute de creux et de bosses. Un canot moussu transporte l'amateur jusqu'à l'île, réellement au milieu de la rivière où affleurent de méchants tourbillons, le temps d'une aimable promenade au sanctuaire ombragé qui se donne des allures de paquebot à l'ancre.

Pegú fut autrefois un port d'importance, qui connut des hauts et des bas au gré des rivalités locales aussi nombreuses que belliqueuses. Au siècle passé, cependant, la rivière du même nom se permit tant de fantaisies qu'elle en modifia son cours, si bien que la bourgade assoupie fit des adieux définitifs aux activités maritimes. Pourtant, sa tranquillité bon enfant laisse dans la mémoire une évanescente envie d'y revenir. A suivre les routes de campagne, on traverse des hameaux où les chars à bœufs s'arrêtent dans des nuées de poussière. De loin en loin, des collines se coiffent de petits temples, des éléphants voyagent en camion, un train siffle trois fois avant de quitter à grand bruit la gare en bois où s'affairent vendeurs ambulants et passagers somnolents, dans des wagons aussi surchargés dehors que dedans.

A chaque voyage, toujours un regret : interdiction de se rendre jusqu'à la montagne de Kyaiktiyo, au faîte de laquelle perche, en équilibre instable, la pagode du Rocher d'or ; impossibilité d'aller jusqu'à la caverne aux quatre-vingt mille bouddhas, au-delà d'Akyab, tout là-haut, dans les régions du septentrion, où seuls s'aventurent contrebandiers et maquisards ; champs de pavot du Triangle d'or, rubis et jade de Mogok, lambeaux de brume tamisant formes et couleurs : clichés récurrents, et tant de secrets encore à découvrir dans cette oasis préservée en marge de la marche du siècle, univers clos qui s'effiloche en ses zones périphériques.

Et, pour se consoler de ne pouvoir musarder au gré d'une fantaisie en liberté, au-delà de la route de Mandalay, magie à chaque fois retrouvée des crépuscules chatoyant d'or empourpré à Shwe Dagon, là où le temps donne à perpétuité le sentiment d'être suspendu. Sous un ciel d'azur virant à l'indigo éclaboussé de clarté, le sanctuaire érigé pour servir d'écrin à trois cheveux de